

## SIXIÈME JOUR

New York, dans les jardins des Nations Unies, je suis ponctuel. J'attends mon ami face à l'éléphant, comme il a dit. C'est une statue de bronze d'environ quatre mètres de hauteur, modelée sur un éléphant d'Afrique endormi pour la circonstance, quelque part dans un ranch du Kenya. La reproduction d'alliage métallique a été remise en signe de paix en novembre 1998 au secrétaire général des Nations Unies, un cadeau des États népalais, kenyan et namibien, dont les peuples vénèrent les imposants mammifères. Ici, à l'extrémité de la 51<sup>e</sup> Rue, dans ce rectangle de béton posé sur les rives de l'East River, au siège de l'Organisation des nations unies, pas un fonctionnaire avec quelques années d'ancienneté ne peut oublier comment cet éléphant est arrivé ici. C'est que la diplomatie internationale réserve peu de gais moments.

L'éléphant, d'abord installé dans le vaste hall d'entrée des Nations Unies, fut dévoilé le 18 novembre 1998 par Miss Sorensen, adjointe du secrétaire général, à

l'occasion d'une cérémonie de vernissage à la gloire du tempérament pacifique du grand animal. Hélas, les fonctionnaires internationaux en charge du protocole et de l'agrément des bâtiments officiels négligèrent l'autre vertu que prêtent aux éléphants les populations kenyanes, namibiennes et népalaises. Celle d'incarner vigueur sexuelle et santé des mécaniques génitoires. Devant Miss Sorenson frappée de stupeur, on rendit donc à la lumière un éléphant de quatre mètres de haut environ, pourvu d'un pénis fermement élané de quatre-vingts centimètres, lui-même solidement amarré à ses deux naturels appendices au volume proprement spectaculaire. Un drame, un cauchemar, pour ces familles new-yorkaises cheminant le matin le long du prestigieux édifice pour déposer les enfants à l'école, mais aussi pour les pauvres bougres de culture moins démonstrative que leurs collègues namubiens ou népalais, travaillant en ces lieux et contraints de passer à proximité de l'objet.

Pendant plusieurs jours, selon leurs origines, les fonctionnaires onusiens croisèrent l'œuvre d'art en tournant la tête dans un mélange de borborygmes indignés ou de rires étouffés. Puis le maire de New York reçut des plaintes de la part d'associations de quartier se portant garantes des bonnes mœurs. Embarrassé, le service du protocole s'adressa aux personnalités à l'origine du cadeau, lesquelles, un brin indignées, firent valoir que chaque partie de l'éléphant de bronze résultait d'un moulage aux propor-

tions fidèles pratiquées sur la version à sang chaud du spécimen adoré.

Un temps, on en resta là. Enfin, le secrétariat général de l'ONU décida d'une migration de l'animal de l'entrée vers le fond de ce parc qui enserme le bâtiment, d'où son appareil, peu visible de la rue et entouré de haies, ne choquerait plus les bonnes mœurs – excepté peut-être en hiver. C'est là, face à cette virilité camouflée, que nous nous retrouvons. De toute façon, de nos jours, la plupart des rendez-vous en catimini à l'ONU se déroulent devant les gros berlingots de l'éléphant.

Mustapha semble plus jovial que jamais. Rattaché au service administratif du secrétariat général de l'ONU, il appartient à ces équipes pléthoriques chargées de la bureaucratie internationale, c'est-à-dire du suivi des traités et des résolutions entérinés pendant les réunions du Conseil de sécurité. Nous nous écrivons tous les deux depuis près de deux ans maintenant, usant de mille subterfuges pour déjouer la surveillance de la police interne à l'ONU, qui épie courriers électroniques et communications téléphoniques des fonctionnaires. Nous nous voyons pour un échange de marchandises, préparé de longue date.

À New York, Mustapha partage les mêmes désillusions et les mêmes analyses que Hassan à Beyrouth quant aux empêchements politiques des États orientaux ou occidentaux à combattre efficacement Al-Qa'ida.